

1973-2023 : 5 décennies de traducteurs et traductrices

ENQUÊTE DE KARINE GUERRE

Les traducteurs et traductrices qui ont répondu à cette enquête en dix points représentent en tout les cinq décennies écoulées depuis la création de l'ATLF. Leur ensemble trace un portrait dynamique, révélateur de plusieurs époques et de grandes constantes.

PRITHWINDRA MUKHERJEE
MONA DE PRACTAL
MARIANNE MILLON
NATHALIE CARRÉ
HÉLÈNE H. MELO
LOTFI NIA
JULIETTE FRUSTIÉ
CLÉMENT MARTIN

Questionnaire¹ :

1. Merci de préciser vos langues de travail, votre domaine éditorial, la durée de votre expérience, et vos prix et distinctions, le cas échéant.
2. Comment êtes-vous venu à la traduction?
3. Avez-vous suivi une formation spécifique?
4. Travaillez-vous plutôt à la commande ou apportez-vous des textes aux éditeurs ?
5. Parvenez-vous à vivre de la traduction littéraire ou exercez-vous une autre activité professionnelle ?
6. Aux adhérents de l'ATLF : que vous apporte le compagnonnage avec notre association ?
7. Quelle vision avez-vous de votre rôle de traducteur, de traductrice ? Un idéal, des principes, voire une théorie de la traduction vous guident-ils ?
8. Vous estimatez-vous bien compris par votre entourage ? Et par la société en général ? Etes-vous satisfait de la réception de vos ouvrages ?
9. Comment parvenez-vous à résoudre les difficultés que pose chaque texte ? Craignez-vous de faire des erreurs ?
10. Pensez-vous que les conditions d'exercice du métier de traducteur littéraire ont évolué en France depuis que vous traduisez ? Comment envisagez-vous l'avenir de notre profession ?

1. Nous remercions les lecteurs qui accepteront la règle du jeu et feront des allers-retours entre le questionnaire et les réponses des huit traductrices et traducteurs.

1973-1983

PRITHWINDRA MUKHERJEE,

membre d'honneur de l'ATLF

Éminent traducteur d'anglais et de français et professeur de bengali, ce chercheur et poète né en 1936 a traduit notamment Albert Camus, René Char et Saint-John Perse en bengali. On lui doit en français notamment *Mahesh et autres nouvelles* de Saratchandra Chatterji (Gallimard), une anthologie de poésie bengalie et son livre *Les Origines intellectuelles du mouvement d'indépendance de l'Inde* a été réédité en 2010 avec une préface de Jacques Attali. Sur recommandation d'Antoine Vitez, le CNL lui a remis, en 1977, sa prestigieuse bourse de traduction.

2. Né à Calcutta (ancienne capitale de l'Inde britannique jusqu'à 1911), je me suis installé en 1948 avec mes deux frères et mes parents dans la communauté culturelle de Pondichéry fondée par Mirra Alfassa (Française de naissance, surnommée « La Mère »), autour de l'enseignement de Sri Aurobindo. J'avais alors 11 ans. Pendant mon adolescence, j'ai observé La Mère – entourée de savants munis de lexiques – traduire avec sérieux le chef-d'œuvre de Sri Aurobindo, *L'Idéal de l'unité humaine*, qui a servi de germe à la fondation d'Auroville. Fasciné par mes lectures diverses en français, je regrettai que mes compatriotes soient privés de ces plaisirs qu'offre la littérature française.
3. Pendant deux ans, à l'Alliance française de Pondichéry, j'ai assisté au cours de traduction dispensé par M. Rataboul.
4. J'avais l'habitude de proposer mes textes aux éditeurs.
5. Je n'ai pas vécu de la traduction au cours de ma carrière.
7. Chaque livre avait sa raison d'être choisi. *La Chute*, d'Albert Camus, par exemple, représentait pour moi un avant-goût du nouveau roman. M'importait également la

vision spirituelle sous-jacente relative aux textes ésotériques (dont *sahaja* : le Spontané).

8. Parfois, on m'a reproché d'introduire des auteurs inconnus ou incompréhensibles (dont Mallarmé, avec son célèbre sonnet « Le vierge, le vivace ») : ils allaient néanmoins représenter la mode avec le temps. Dans l'ensemble, il y a toujours eu, de part et d'autre, une élite pour accueillir mes morceaux choisis.
9. J'étais suffisamment souple pour me sentir proche de mon auteur : cet état d'âme me fournissait la confiance indispensable. S'agissant d'un recueil comme *Chronique*, j'ai pu consulter pendant tout un mois François Baron, disciple d'André Breton, pour « casser la noix surréaliste ».
10. Quel que soit le pas effectué par l'intelligence artificielle, la traduction littéraire ne saura jamais être remplacée par des entreprises impersonnelles.

1983-1993

MONA DE PRACTAL

1. Traductrice d'anglais ; littérature anglophone contemporaine, romans policiers, jeunesse, non-fiction ; près de 40 ans d'exercice ; prix Baudelaire 2009 pour *L'Autre moitié du soleil*, de Chimamanda Ngozi Adichie (Gallimard) ; prix de traduction de la Fondation irlandaise 2019 pour *Rien d'autre sur terre*, de Conor O'Callaghan (Sabine Wespieser Éditeur) ; Mention spéciale du prix de traduction du PEN Club français 2023 pour *Vers la baie*, de Cynan Jones (Éditions Joëlle Losfeld/Gallimard).
2. Pendant mes études (de langues en France, puis de cinéma aux États-Unis), je faisais des traductions comme petit boulot ; j'ai commencé par une Bible pour enfants en co-traduction. À 25 ans, j'ai appris presque par hasard que Gallimard Jeunesse cherchait des traducteurs pour une collection lancée un an plus tôt, Le Livre dont vous êtes le héros, qui décollait. J'ai obtenu un rendez-vous avec Jean-Robert Gaillot (que je remercie et salue ici) ; il m'a parlé de la série, m'a donné un essai, et jugée sur pièces. Une dizaine de livres-jeux plus tard, je traduisais mon premier roman Jeunesse. S'ensuivit un travail de fourmi pour accéder à d'autres domaines littéraires, l'un après l'autre.
3. J'ai fait mes études entre 1976 et 1984. Il n'existe alors aucune formation à la traduction littéraire à l'université.
4. À la commande principalement, mais j'ai apporté quelques auteurs ces dernières années.
5. Je suis toujours arrivée à vivre de la traduction littéraire, plus ou moins acrobatiquement, parce que je traduis de l'anglais, vaste marché qui m'a permis d'alterner traductions difficiles et traductions plus rapides, donc plus rentables. J'ai eu la chance aussi, à partir d'un certain point de ma carrière, de traduire des livres générant des droits d'auteur conséquents au-delà de l'à-valoir. Par périodes, j'exerce d'autres activités professionnelles en parallèle (d'abord scritte cinéma et documentaliste audiovisuel, puis, depuis 2008, interprète de conférence). La traduction littéraire demeure toutefois ma principale activité.
6. Énormément. En découvrant l'ATLF en 1998, ainsi qu'ATLAS, les Assises de la traduction et le Collège d'Arles, j'ai rencontré une communauté de gens qui partagent certaines idiosyncrasies... ça fait un bien fou ! Et cela m'a sortie d'un isolement professionnel et intellectuel. J'ai également pu depuis lors compter sur l'appui

- juridique de l'ATLF et de la SGDL pour négocier mes contrats ou régler des différends. Je suis très reconnaissante à ces associations (sans oublier la Sofia) grâce auxquelles nous avons en France l'un des statuts les plus favorables en Europe.
9. Mon objectif est de faire vivre, chanter et bouger en français la langue de l'auteur ou de l'autrice de la VO. Faire entendre l'anglais en français, une gageure ! Pour y parvenir, je puise dans ma perception et mes sens, avec pour guides la recherche de précision et un souci d'honnêteté et de cohérence. Il s'agit plus d'une pratique et d'une éthique que d'un idéal. Je me retrouve a posteriori dans certaines théories de la traduction.
10. Quand j'ai commencé, les grands textes littéraires étaient le pré carré des universitaires et nous, les traducteurs qui ne faisions « que ça », n'étions que 15 %. Pas évident ! Depuis, nous avons gagné en visibilité et en statut, notre métier est devenu une profession désirable, à laquelle des formations sont consacrées, nous avons des représentants qui nous appuient et des outils pour nous faire entendre. Cependant, l'informatique et Internet ont transformé notre travail, sans pour autant augmenter notre pouvoir d'achat : ils ont partiellement amorti son érosion, due notamment à une faible augmentation des tarifs au fil des ans, au comptage informatique, en dépit de la fameuse revalorisation, et à la difficulté persistante, surtout pour des traducteurs et traductrices en début de carrière, à négocier son contrat et ses droits d'auteur, malgré les accords entre associations d'auteurs et SNE. Par rapport au respect de nos textes et à notre liberté de création, cela dépend vraiment des éditrices et éditeurs avec qui on travaille... Dans un océan de capitalisme exacerbé, il reste des îlots d'audace et de liberté où il fait bon traduire et respirer.

1993-2003

MARIANNE MILLON

1. Traductrice de l'espagnol, du catalan et de l'anglais. Fiction contemporaine, roman, nouvelles, poésie. 30 ans d'exercice. Prix Liste d'Honneur 1998 pour la traduction, décerné par IBBY (International Board on Books for Youth) pour *Tous les détectives s'appellent Flanagan*, d'Andreu Martín et Jaume Ribera (Espagne), paru chez Gallimard en 1995.
2. C'est un métier que j'ai toujours voulu faire. La personne qui m'a aidée à débuter et avec qui j'ai fait ma première traduction est Silvia Baron-Supervielle, qui cherchait quelqu'un pour traduire un ouvrage argentin (*Papiers de Nouveau venu*, de Macedonio Fernández) pour les éditions José Corti.
3. J'ai suivi la spécialité anglais en hypokhâgne et khâgne, puis une licence LVE anglais et une licence LVE espagnol.
4. Je traduis des textes que me proposent les éditeurs, et je suis apporteuse d'ouvrages.
5. Je vis exclusivement de la traduction littéraire après avoir enseigné en parallèle.
6. Le soutien amical et professionnel. L'ATLF contribue à la visibilité et à la reconnaissance des traducteurs.
7. J'aime faire connaître des textes aux lecteurs. Je n'ai pas de théorie, je suis mon instinct et mes enthousiasmes pour des auteurs et leur univers.
8. Mon entourage comprend ce que je fais, la société en général, un peu moins, car elle ne connaît pas toujours la réalité du métier de traducteur. Je suis satisfaite de la réception de mes ouvrages quand ils sont chroniqués.
9. Je cherche beaucoup et, en cas de difficulté particulière sur le sens d'une phrase ou son intention, je pose la question à l'auteur. Sinon, je prends parti et j'interprète, comme en musique.
10. Oui, les conditions ont évolué, sur le plan financier, même si la rémunération n'est pas toujours à la hauteur du temps passé, de la difficulté du texte et des qualifications requises. Le nom du traducteur figure de plus en plus sur la couverture des ouvrages et les critiques pensent parfois à mentionner notre nom.

2003-2013

NATHALIE CARRÉ

1. Traductrice de l'anglais et du swahili vers le français ; fiction, en particulier (mais pas exclusivement) celle des littératures africaines et des diasporas ; 7 ans d'exercice ; prix Pierre-François Caillé de la traduction 2018 pour *By the Rivers of Babylon*, de Kei Miller (Zulma).
2. Au tout départ, grâce à ma thèse qui a consisté en une traduction, pour la première fois en français, de récits de voyageurs swahili, collectés en swahili à la fin du XIX^e siècle et publiés en Allemagne en 1901. Cette rencontre avec des voix – si souvent étouffées – mais parvenues jusqu'à nous, les enjeux liés au passage de l'oral à l'écrit et – bien entendu – des rapports de domination à l'œuvre au sein même de l'entreprise de publication m'ont passionnée, mais c'est ma rencontre avec Laure Leroy, directrice des éditions Zulma, qui a fait basculer cette première expérience de traduction vers la traduction littéraire professionnelle. J'ai eu un plaisir immense à travailler avec elle et son équipe et ne la remercierai jamais assez de m'avoir « mis le pied à l'étrier », avec une telle confiance, alors que je débutais.
3. À mes débuts, je n'avais suivi aucune formation spécifique, j'y suis allée, je l'avoue, avec la chance de la débutante, une certaine insouciance et la grande joie de traduire un texte que j'avais beaucoup aimé. Mais par la suite, notamment parce que j'intervenais – et intervenis toujours – au sein du master de traduction littéraire de l'INALCO, j'ai été « assaillie » par des questions de légitimité. L'an dernier, j'ai pu m'inscrire à l'ETL, ce dont je ne peux que me réjouir ! La rencontre avec des traducteurs et des professionnels de la chaîne du livre, hommes et femmes, la vivacité des échanges avec les stagiaires de la promotion sont aussi enrichissantes intellectuellement qu'humainement.
4. J'ai apporté à Laure Leroy *The Last Warner Woman*, de Kei Miller. Ensuite, j'ai travaillé uniquement sur commande, sur des textes forts, de grande qualité. Quelle chance ! Mais j'ai aussi un grand nombre de textes que j'aimerais traduire et pour lesquels il faut que je prospecte. J'aimerais notamment faire mieux connaître certains textes swahili, car cette littérature est riche, mais très peu traduite en français.
5. Je suis enseignante-rechercheuse à temps plein, ce qui ne me laisse que peu de temps pour la traduction, en tout cas pas assez à mon goût. Je cherche actuellement à

- trouver un meilleur équilibre entre mes deux activités, pour donner plus de place à la traduction.
- 6. Je ne suis adhérente à l'ATLF que depuis quelques années, mais je suis « soufflée » par l'énergie et la pugnacité de l'équipe dirigeante qui fait entendre de manière forte la voix des traducteurs et traductrices et défend leurs intérêts de main de maître !
 - 7. J'estime ne pas avoir de « leçon à donner », mais pour ma part, c'est le désir de faire connaître des textes qui m'anime ; faire en sorte qu'un style, une appréhension du monde, une langue propres à un auteur, une autrice puissent toucher un public qui n'y a pas accès directement. Et j'essaie de le faire en restant le plus à l'écoute possible du texte original.
 - 8. Oui, je crois. Peut-être parce que dans mon entourage et mon milieu professionnel la traduction est une activité qui est regardée de manière très positive. Pour ce qui est de la réception des ouvrages, j'imagine que l'on aimerait toujours que le livre soit lu par le plus grand nombre, donc mis en valeur dans les librairies, par des rencontres, etc. Mais j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus d'efforts en ce sens : les librairies mènent un travail essentiel, et de plus en plus nombreux sont les festivals qui mettent en valeur la traduction et celles et ceux qui la font.
 - 9. Je crains en permanence de commettre des « erreurs » et je pense d'ailleurs qu'il est difficile d'être infaillible. Il me semble aussi que nous évoluons dans notre pratique. Il suffit de reprendre une ancienne traduction pour se dire que l'on procéderait sans doute différemment. Cela ne signifie pas que ce qui a été écrit était inutile, nul et non avenu (au contraire, c'est advenu !) mais que la traduction est toujours liée à la subjectivité et à un « moment de traduction ». Pour me rassurer, j'aime lire et relire le texte afin de mieux le comprendre et mettre à jour ses différentes « strates », mais cela demande du temps. Je me plonge également dans de nombreuses lectures documentaires. Pour mon dernier roman traduit, *Fire Rush*, qui se déroule dans le milieu de la scène dub, j'ai, de plus, fait appel à des amis musiciens. Pour ce titre, j'ai expérimenté la co-traduction et je dois dire que cela a été extrêmement enrichissant et libérateur. La confrontation de deux regards, deux manières de traduire sur un même texte m'a fait prendre conscience de nombreux « points aveugles » de nos traductions auxquels on ne prête pas toujours attention. Enfin, lorsque c'est possible, le dialogue avec l'auteur ou l'autrice est également très utile, notamment pour éclaircir des points de compréhension qui résistent.
 - 10. Le métier est plus visible et mieux mis en valeur. Cela ne signifie pas, malheureusement, que ses conditions d'exercice se soient améliorées. J'ai la chance de ne pas dépendre exclusivement de la traduction pour vivre, mais je pense à mes amis dont

c'est le cas et qui sont soumis à une pression accrue. Une revalorisation du prix au feuillet ne serait pas superflue, étant donné le grand engagement des traductrices et traducteurs dans leur métier. Je trouve souvent que tout va trop vite et que, prises dans des calendriers très contraignants, certaines étapes importantes se trouvent un peu malmenées (relectures, signature du BAT, par exemple). Et, bien sûr, je m'in-terroge sur les transformations que l'IA va engendrer pour notre profession. Mais je reste positive : les textes à faire connaître sont nombreux et les traducteurs et tra-ductrices de talent ne manquent pas. J'espère aussi une ouverture plus prononcée vers les langues moins traduites.

HÉLÈNE H. MELO

1. Traductrice du portugais et de l'espagnol; littérature, sciences humaines, BD ; 10 ans d'exercice.
2. J'ai commencé à traduire par hasard, alors que je séjournais en Argentine, pour rendre service (à une connaissance universitaire) et faire plaisir (à mon compagnon écrivain). Ce n'est que bien plus tard que l'idée d'en faire mon métier m'est venue ; après des expériences décevantes dans la production culturelle, il me fallait une activité qui soit intellectuellement stimulante et qui me permette de travailler de façon indépendante.
3. Afin de pouvoir mettre un pied dans l'édition par le biais d'un stage, j'ai fait un master de traduction en un an.
4. Je travaille plutôt à la commande, mais propose régulièrement des textes inédits aux éditeurs. Il m'est arrivé de réussir à en convaincre certains.
5. Je parviens à vivre de la traduction littéraire depuis 2016, tout en me consacrant au sous-titrage, à la traduction de scénarios ou encore d'articles universitaires.
6. Je crois que sans le compagnonnage, j'aurais renoncé. Le fait de pouvoir partager avec des pairs ses joies, mais aussi ses déboires et ses découragements, est à mon sens essentiel.
7. J'aime penser que je participe, très humblement cela va sans dire, à l'ouverture sur l'ailleurs et sur l'altérité.
8. Dans mon quotidien, je ne suis pas entourée de traducteurs et traductrices, ni même de personnes liées au milieu du livre. On considère ma profession comme une autre, ce qui est vrai. Je me sens chanceuse d'avoir embrassé ce métier passionnant auquel je m'identifie en tous points.

9. Je vis, comme mes consœurs et mes confrères, dans la crainte permanente de faire des erreurs. Le doute est inhérent à notre pratique.

LOTFI NIA

1. Traducteur littéraire de l'arabe vers le français ; sciences sociales (en début de carrière), littérature générale ; 10 ans d'exercice.
2. Je reformule la question : qu'est-ce qui a fait que je suis venu à la traduction, alors que mes professeurs d'université (Lettres modernes à Paris 3) m'ont fortement déconseillé de suivre cette voie ? Je parle et lis les deux langues depuis l'enfance. Je me dis que ce sont les textes qui m'ont mené à la traduction. Au début, certaines lectures marquantes (en arabe) semblaient appeler un prolongement de l'acte de lire à travers celui de traduire. Il ne s'agit pas de l'envie de donner à lire un auteur dans une autre langue, mais plutôt de rendre hommage à un texte, et aussi de se déprendre d'une lecture trop impressionnante en la travaillant. Il y a des textes dont on peut encore faire quelque chose, même quand on les a lus.
Comment se fait-il que je sois ensuite passé de l'envie de traduire à une pratique continue et, pour ainsi dire, professionnelle ? Mes rencontres avec des éditeurs ont été déterminantes – même si certaines, décevantes, auraient pu me faire renoncer. Nous sommes tellement nombreux à avoir arrêté ! Le fait que ma femme perçoive un salaire a sans doute beaucoup joué dans ma persévérance.
3. Je n'ai pas suivi de formation initiale spécifique à la traduction. En fait, j'avais déjà traduit deux ou trois livres quand je me suis inscrit, en 2010, à la Fabrique des traducteurs au Collège international de la traduction littéraire, à Arles. C'est un peu pareil pour l'interprétariat : j'avais déjà plusieurs années d'expérience quand j'ai suivi un cursus universitaire lié à cette pratique.
4. Les deux. Je propose des textes à des éditeurs depuis mes premières traductions. Et il m'arrive de plus en plus de recevoir des propositions qui émanent soit d'éditeurs français, soit (depuis peu) d'auteurs qui sont déjà en relation avec un éditeur.
Je continue à proposer des textes. C'est une voie très lente et souvent stérile. Trouver le temps de lire, de suivre ce qui paraît, de proposer des projets à des éditeurs, nécessite des heures de recherche qui ne sont pas prises en compte par les éditeurs dans l'organisation du travail et le calcul de nos rémunérations. Depuis 2021, je fais partie d'un collectif de traducteurs et de traductrices . On se dit qu'en se regroupant, on peut s'inciter les uns les autres à accorder du temps à ce travail de recherche.

5. Je ne parviens pas à vivre de la traduction littéraire seule. J'exerce d'autres activités professionnelles, relativement précaires (interprétariat, ateliers). Ces autres activités me permettent de rompre avec la solitude de la traduction, d'être aux prises avec des gens, des faits de société, mais elles me donnent aussi parfois le sentiment de me voler le temps infini qu'exige la traduction littéraire.
6. Je distingue le rôle qu'on me donne de celui que je peux me donner.
Le rôle que je me donne transparaît peut-être dans le choix des textes que je voudrais traduire. Ce sont le plus souvent des écritures qui me donnent envie de traduire. Mon rôle, ce serait de donner à lire des tournures qui ont été possibles dans une autre langue (ce qui justement risque de disparaître dans l'opération que je mène – c'est bizarre).
Socialement, la violence avec laquelle certaines de mes traductions ont été reçues m'a amené à me dire que la place de l'arabe (langue, mots, discours) est inconfortable en France. Travailler cette place, c'est un rôle que je dois prendre en compte, qui m'incombe – ce n'était pas le cas au début, c'est apparu avec le temps.
Sinon, mon rôle est souvent d'écrire une histoire qui tient la route dans une autre langue et dans des délais préétablis. C'est l'interprétation (comme en musique) d'une partition narrative.
7. Une de mes filles m'a demandé un jour pourquoi je n'avais pas un « vrai » travail. Je ne sais pas si elle pensait à la traduction littéraire ou à mes autres métiers... Peut-être était-elle perdue entre toutes ces tâches, ces missions, dont il est difficile de percevoir le point commun.
8. Travailler dans la littérature a quelque chose de socialement prestigieux. Et puis, il y a la condition laborieuse et matérielle, condition qu'Antoine Berman formule en disant que le traducteur est un domestique dans ce monde prestigieux. Ne pas l'être (domestique) dans la pratique (le travail des œuvres), alors que la condition m'y enferme – c'est aussi une mission acceptable.
9. Les difficultés sont nombreuses. Je cherche des manières de les résoudre. Parfois, le seul fait d'identifier une difficulté est un effort ! Je relis beaucoup – les moments où ça accroche à la lecture révèlent des difficultés. Quand je peux, je demande à d'autres de me relire.
10. Je ne parviens pas à me rendre compte d'une évolution de la situation. La mienne a évolué : on me fait davantage confiance.

2013-2023

JULIETTE FRUSTIÉ

1. Anglais, espagnol, italien ; fiction, poésie ; un an d'exercice.
2. Ayant toujours adoré la littérature et les langues, j'ai très tôt aimé la traduction littéraire ; c'est au lycée, grâce au cours de littérature en anglais, que j'ai commencé à vraiment m'y intéresser et à envisager une carrière de traductrice littéraire.
3. J'ai suivi le master de traduction littéraire de Paris-Cité (ex-Paris 7) après une licence d'anglais option traduction.
4. Pour l'instant, j'apporte des textes seulement.
5. Je n'en vis pas.
7. À mon sens, traduire c'est se mettre au service du texte, de l'auteur, de l'autrice et du public. Chaque texte avec ses caractéristiques artistiques mérite une attention particulière, et le public auquel il est destiné doit lire un livre qui fonctionne comme l'œuvre originale. Ce n'est donc pas une théorie de la traduction qui guide ma pratique, mais plutôt mon expérience de lectrice et mon attrait pour la littérature et les langues.
8. Même si mon entourage est plutôt enthousiaste à l'idée que je traduise, il ne voit pas vraiment ça comme un métier mais comme une passion qui ne paie pas, et beaucoup de personnes que je rencontre ne pensent pas que ce soit un métier à part entière : pour elles, la traduction, c'est vague. Quant à la réception de mes traductions, il est trop tôt pour le dire !
9. Je crains toujours de faire des erreurs ! Mais après des heures passées à me documenter et à discuter avec des collègues, j'arrive à une version qui me satisfait même si je vais encore la reprendre plusieurs fois. C'est rassurant de savoir que je ne travaille jamais vraiment seule sur une traduction.
10. J'ai du mal à imaginer la direction dans lequel le monde de la traduction pourrait évoluer, mais j'essaie de rester optimiste. Il y a tellement de textes fantastiques à traduire, et bien que les maisons d'édition rechignent à publier de la littérature étrangère, je pense que les traducteurs et traductrices réussiront à les porter jusqu'à leur parution en français.

CLÉMENT MARTIN

1. Traducteur d'anglais ; littérature générale (polar, science-fiction, beaux-arts) ; 2 ans d'exercice.
2. Trois éléments m'ont mené à la traduction : le soutien de Lucie Modde, qui m'a fait découvrir le métier ; ma tentative de traduction de *The Great Silence*, de Ted Chiang, qui m'en a donné le goût ; le confinement, qui m'a permis de sauter le pas.
3. Déjà agrégé d'anglais, je me suis inscrit au M2 Traduction littéraire de l'Université Paris Cité (ex Paris 7), et je traduis à plein temps depuis.
4. À la commande jusqu'ici, même si je ne désespère pas d'apporter des textes qui me sont chers.
5. Je ne vis pas que de la traduction littéraire : l'essentiel de mes revenus provient de celle du jeu vidéo, mon autre grande passion.
6. Depuis le début de ma carrière, l'ATLF fait partie des structures qui m'ont aidé à m'y retrouver dans l'imbroglio administratif d'une vie d'indépendant ; l'association m'a donné l'impression d'avoir trouvé une guilde à l'artisan des mots que j'essaie d'être.
7. La traduction est pour moi un exercice d'empathie : c'est faire preuve d'humilité face au texte sans pour autant s'effacer, pour comprendre au mieux comment il a été écrit, et comment il sera lu.
9. C'est difficile, bien sûr, et on fait toujours des erreurs (Dieu bénisse les relecteurs et relectrices), mais c'est aussi exaltant, comme l'est le fait d'être lu.
10. Malgré le spectre de l'intelligence artificielle (mais surtout celui de la réduction capitaliste des coûts), la traduction humaine semble toujours éveiller l'intérêt du public. C'est un beau métier, et je suis heureux de contribuer à le défendre. ◆